

Marc Froment-Meurice

Écrire sans écrire

ÉCRIRE SANS ÉCRIRE¹ n'est pas ne pas écrire. SANS n'est pas *ne-pas*. *Ne-pas* n'est pas, et pourtant est pour autant qu'il n'est pas. SANS n'est pas *ne-pas* pour autant que SANS est sans rien. Pas même une négation, et, avant tout *ne-pas*, une dissolution. Un arrêt de mort, alors ? Non, rien de mort, rien là – ce qui fait tout un monde sans personne ou avec SANS. Personne ne va mourir puisqu'il n'y a personne là, et seul celui-là, celui-là va mourir seul.

écrire sans écrire et même sans écrire le verbe écrire
rien qu'en s'écrivant et rien qu'en s'aimant
au front et au vu de tout le monde
tu
leur exposes ce qui a déposé
temps et tout si bien
qu'il n'y a plus nulle part où se poser
encore moins se trouver
et donc jamais lieu que de se perdre
en nous

Il n'y a pas longtemps, Maurice Blanchot nous a quittés. Sa mort est passée presque inaperçue. Certains se sont trouvés surpris à l'idée qu'il était encore vivant ; ils avaient oublié que dans son monde (un monde sans monde, un monde en décréation), on est souvent en train de mourir avant même d'avoir vu la folie du jour. Mais après tout, se sont-ils repris, c'était un vieil homme, mort depuis que jeune il avait manqué l'instant de sa mort. Mort ou vivant, il n'offrait aucune prise, comme un aigle, planant l'air de rien au-dessus des gorges profondes du non-savoir, d'un vol exact et imparable, qui n'aura eu qu'un seul regard pour sa proie. Toujours du plus lointain, jamais du prochain.

Peut-être alors écrire sans écrire serait-il ne plus savoir écrire et donc enfin écrire si écrire ne se sait pas, s'étant toujours déjà perdu comme soi, sujet de l'écriture sujette à rien. –Mais enfin, il n'y a pas d'écrire ! Et surtout pas d'« enfin écrire ». Écrire n'existe pas. Pas comme tel, même s'il n'y a de « comme tel » qu'écrit. Cessons donc d'en parler. Et alors peut-être commencerons-nous d'écrire. De nous écrire. De nous promettre de nous...

Le risque – il est incalculable. Le risque pour nous, le risque que nous *sommes*. Le risque de devenir des écrits, d'abord. Et pourtant il faut aller jusque-là, et au-delà encore.

1. **Avertissement:** Le texte qui suit fut lu dans une version abrégée en anglais sous le titre « *www* (writing without writing) » à une session-performance du Congrès de l'I.A.P.L. tenu sous les auspices de Martin McQuillan à l'université de Leeds le 27 mai 2003. La lecture était circonscrite par la projection d'une série photographique de Cécile Moreau, « Dissolution ».

dans les franges de la lune passe un sourire
la ville siffle de son vide
nous respirons bien mal
la terre s'est disloquée tant que nul ne songe plus à l'habiter
poétiquement ou pas n'est même plus la question
les ibis nous regardent sur le lac argenté
noyer la blessure de nulle trace

Il faudrait des éclaircissements, plus de lumière sur le sujet, à supposer qu'il y en ait un. Un sujet qui ne soit pas d'avance ruiné par sa propre position : « écrire sans écrire », c'est comme ce couteau sans lame auquel manque le manche qui a pourtant fait couler beaucoup d'encre. Si déjà écrire se révèle vite, à la lumière nue du jour, un sujet peu crédible à moins d'être asservi à des tâches strictes de greffier, qu'en sera-t-il d'écrire sans écrire ? Moins encore qu'un simulacre de simulacre ! Ou bien serait-ce infiniment plus, un simulacre *sans* simulacre ? sans ce simulacre d'écriture qui se prend pour de l'écriture à proprement parler ? sans ce simulacre qui s'appelle « vérité » ?

Aus verwesender Bläue trat die bleiche Gestalt der Schwester und also sprach ihr blutender Mund : Stich schwarzer Dorn.

(D'un bleu dissolu sortit la figure blême de la sœur et ainsi parlait sa bouche sanglante : Pique noire épine.)

Offenbarung und Untergang : « Révélation et Déclin », avais-je lu dans une première traduction ; « L'Apocalypse et la descente aux profondeurs », lis-je dans une autre, exagérée mais peut-être plus exacte, au moins pour *Untergang*, bien que « déclin » soit la traduction reçue pour qualifier la sortie de Zarathoustra de sa caverne (et Trakl devait y penser, avec son « *also sprach* », comme si la sœur ensanglantait la parole du philosophe). Plus exacte, la seconde traduction ne l'est pas à la lettre, car *Offenbarung*, le terme consacré pour « Révélation », n'est pas immédiatement remplaçable par « Apocalypse ». Pourtant, cette violence de traduction est juste. La violence (*Gewalt*) est comprise dans le règne (*Walten*) de l'être. Mais c'est dire que celui-ci a partie liée avec la destruction. Que toute révélation est d'ordre apocalyptique : catastrophique.

« D'un bleu dissolu » (dissolu dans l'absolu), c'est ma traduction qui se fait une douce violence ou témoigne de sa propre perversité. C'est peut-être ce qui manquait à Heidegger, bien qu'il eût le premier fait de l'existence une déchéance. Ce bleu perd toute essence, il se décompose à vue d'œil, et de cette dissolution naît la figure blême de la sœur... Mais s'il y a une révélation dans le poème de Trakl, c'est encore dans un autre sens, comme une transformation du sens. « D'un bleu dissolu », mais non moins « adorable » que celui qui tourne autour de la girouette du clocher dans le poème attribué à Hölderlin. Rapprochement insolite et peut-être pervers... Mais « pervers » ou « perversi » pourrait tout aussi bien rendre *verwesender*. La sœur vient *de là* : de ce bleu dissolu qui a perdu son identité, corrompu sa nature, à condition, bien entendu, qu'il en ait jamais eu une, à moins qu'avec lui toute nature ou essence ne se trouve dénaturée et déposée. Déposition du sens et de l'essence. Désapparition phénoménale. Et l'absolu-

dissolu, c'est bien ce qu'il y a à voir ou entendre. « Dans les bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir. Il y a une horloge qui ne sonne pas. » Il y a quelque chose (un oiseau, une horloge) qui n'est pas au sens où l'on dit : « Dans le garage il y a une voiture ». L'étrange, ce n'est pas tant ce qu'il y a ; plus fantastique encore qu'une *cathédrale qui descend* et un *lac qui monte* est l'Il y a lui-même. Et il y a toute la question épineuse du « et ». Être et Temps, Révélation et Déclin... La tentation était grande de les dire unis par les liens de la copule mystique. D'inventer un mot trompeur, aussi, qui unisse en une graphie incorrecte l'être et le disparaître : « disparêtre »... Un mariage impossible, dont le sens m'échappe maintenant plus que jamais, mais ne parlons pas de mariage, ni de sens, les deux se mariant mal.

Il y avait pourtant une sorte d'éclatante vérité là. Une révélation, donc : celle qui sort de cette caverne obscure et pleine d'araignées, mais sous son aspect blême, blafard, d'abstraction décolorée, revient nous percer de son dard noir. Révélation de la ruine comme ruine de la révélation. C'est le « mourir prodigieux et toi, chant de flamme au cœur » qui éclaire le « printemps de l'âme ». Il faut néanmoins résister à la tentation d'unifier l'un et l'autre, révélation et déclin, être et temps, même si aucun n'entre en opposition stricte avec l'autre. L'opposition révèle toujours une imposition, une contrainte, un rapport d'hégémonie. Elle se résout dialectiquement, précisément par un passage au niveau supérieur, une élévation qui, tout en les faisant couler dans leur particularité, vient prendre la relève des deux, une sorte de cathédrale qui s'abaisse quand le lac monte au salon.

nous portons le deuil de notre naissance
en des demi-tours effrénés brouillons les pistes
pour détrousser la mort à nos trousses
la dérouiller sur des étagères à misères
des paradis de pacotille défilent sans nous voir
l'antimatière avaler le monde
pour le recracher intact blafard et prostré
qu'importe nous habitons ailleurs
dans le trou noir du souffleur

Pour expliquer le « il y a », Heidegger cite ce vers de « Psaume » :

Es ist ein Licht, das der Wind ausgelöscht hat.
(« Il est une lumière, que le vent a éteinte. »)

L'étrange de « *es ist* », c'est que c'est si peu « c'est » que ce n'est presque rien. C'est bien ce que *dit* le premier vers : qu'est-ce que c'est, une lumière éteinte par le vent ? Encore moins ce que le vent. C'est au moins ce que l'on voit avec le poème : on voit qu'on ne voit pas ce que c'est, mais que c'est *cela même*. Car la force du « *Es ist ein Licht...* », en plus de la résonance sifflée – déjà les serpents – vient du vent qui a soufflé la flamme. La lumière éteinte, la flamme brûle d'autant plus fort, le flambeau du *Geist*, toujours près du *ghost*...

« *Es* » n'a pas de nom propre ; en grammaire on l'appelle sujet apparent, c'est-à-dire trompeur, irréel. Heidegger insiste sur ce point capital, « Il y a » n'établit pas l'existence, presque à portée de main, de quelque chose de saisissable. « Pas plus que le « Il y a », il n'établit l'existence de quelque chose. Cependant, à la différence du 'il y a' courant, il ne nomme pas l'être disponible de ce qu'il y a, mais il désigne précisément cela comme indisponible, il désigne ce qui s'approche comme un inquiétant, le démonique² ». En avançant que l'Il y a ne « donne » rien qui se présente « de soi », rien qui aille de soi ; donne au contraire ce qui échappe, s'absente, fuit toute exposition, Heidegger fait incontestablement un pas qui se retire de la métaphysique (de la présence pleine). Il a aussi raison ou ses raisons de renoncer à « la tentative que se détermine tout seul le 'Il' pour lui-même ». Mais alors, pourquoi le déterminer, une page plus loin, comme « *Ereignis* » ? Remarquable propriété de l'*Ereignis*, il ne se dessaisit jamais de son propre alors même que l'expropriation ou le dépropriement (*Enteignis*) lui appartient « en propre ». La phrase trahit la restance du sujet capital : « À l'*Ereignis* comme tel appartient le dépropriement », proposition non inversable : à la départenance n'appartient rien. Mais si elle n'est pas inversable, l'*Enteignis* ne devrait pas pouvoir appartenir à l'*Ereignis* : qu'est-ce que la propriété de (se) défaire de toute propriété, d'être *sans* (et même sans manque) ?

« Ce qui destine comme avènement, est soi-même sans histoire, mieux : sans destin », lit-on une page après la citation des quatre vers de *Psaume*. De même que l'être n'est pas (un étant), ce qui le destine en son ou ses histoire(s) demeure « lui-même » sans destin. Reste à savoir s'il est encore possible de parler de ce « lui-même », de cet « Il » qui ne *se* donne que sans se donner, ou en ne donnant que *SANS*.

le gris aigrit les mots rouillés
 nos maladies s'embrouillent dans leurs fils difficiles
 en attendant la fin du monde calmement les amants impossibles
 s'oublent l'un dans le même
 tourment
 qu'un seul tour dément
 la chute pourtant j'entends
 ton sang battre les côtes
 découpées au chalumeau dans le charabia des récifs anciens
 y miauler l'absence sans faute
 tant pis si les samedis ne me disent rien de ça

Le temps nous est donné mais nous n'avons jamais le temps de le prendre. Peut-être ne se prend-il qu'en le perdant : dans l'abandon. Ce « cœur de l'éternel », c'est justement un cœur privé – un cœur sans cœur. L'éternité se perd dans l'instant. Elle s'y écoule tout entière. Il n'y a jamais qu'un seul instant. D'un instant à l'autre, pas de pont. L'autre reviendra toujours au même, comme un bien revient au propriétaire. Sauf que le temps ne se prête ni ne s'aliène. Sauf que nul n'a le temps, et que c'est à cette condition, inconditionnellement, qu'il y a du temps sauf. (Nul n'est propriétaire du temps ; c'est pourquoi le sujet repose sur une escroquerie à *la base*, la soi-disant permanence de ce qui passe *constamment*.)

2. Martin Heidegger, Protocole à « Temps et Être », dans *Questions IV*, Gallimard, 1976, p. 73.

En un tel moment l'homme oublie : il s'oublie soi-même et oublie le Dieu, et fait volte-face, sans manquer certes à la piété, comme un traître. – À la limite extrême du déchirement, il ne reste en effet plus rien que les conditions du temps ou de l'espace³.

Qu'elle semble sèche et aride, la condition de cet être tragique qui a l'air d'un traître quand il se (re)tourne d'une manière sainte ou sacrée (« *heiliger Weise* »). Là, à « la plus extrême limite de la souffrance », c'est-à-dire, quand on n'est plus en condition de souffrir, plus capable d'endurer *quoi que ce soit* (même de bon), là, il ne reste plus rien (et rien vers quoi se tourner, pas de refuge), rien que « les conditions du temps ou de l'espace ». À la limite, Hölderlin est en train de dire qu'à la limite de n'être plus *un*, il ne reste plus rien que *des* conditions, celles du temps *ou* de l'espace (un peu comme si le choix n'importait pas). Et c'est à cette limite qu'il oublie. Il oublie tout, à commencer par soi. Et l'autre aussi (qu'il appelle le dieu), par-dessus le marché, chacun versant dans l'oubli, se perdant tout entier dans l'instant. C'est alors que, le dieu versé en pur temps, lui aussi s'oublie car ce n'est plus *le même* temps : « le Temps, parce qu'en un tel moment il vire catégoriquement, et qu'en lui début et fin ne se laissent plus du tout accorder comme des rimes⁴ ». L'instant est devenu autre, par cela qu'il est devenu l'instant, le seul instant qui n'est pas juste un instant avec un début et une fin. À la limite, donc, c'est l'illimité déchirement qui divise l'instant en un instant divisé en lui-même. Instant de vision et de division. Il y a dans le même instant plusieurs instants : celui qui s'est « intimé », pour ainsi dire, s'est intimé l'intimité sans partage, l'éternité d'une pointe aiguë, qui le traverse en son cœur privé, l'instant sans instant, du sans avant ni après ; et il y a celui qui n'a rien à voir avec l'autre, parce qu'il s'est oublié en soi si profondément qu'il ne ressemble plus à *rien*, ne rappelle ni n'anticipe rien. La déchirure a toujours à voir avec voir. Voir, c'est un éclair dans la nuit, comme la vision de la passante foudroyant le poète dans la rue.

De retour de France, où il avait vu « la terre triste et solitaire » et « l'élément terrifiant, le feu du ciel », Hölderlin (qui se compare à un héros, « frappé » par Apollon) explique à son « ami » Böhlendorff comment il étudie maintenant la nature de son pays natal :

La nature de mon pays se saisit de moi d'autant plus puissamment que je l'étudie davantage. L'orage, non seulement dans son apparition suprême, mais précisément sous cet aspect, comme puissance et comme figure, parmi les autres formes du ciel⁵.

Ainsi non seulement comme un phénomène extrême, mais précisément comme tel ; il étudie « la lumière dans ses effets » comme le ferait un peintre, sauf que lui, il est poète, « en sorte que quelque chose nous soit sacré ». Quelque chose de visible, et avant tout de physique (dans la même lettre il exprime son admiration pour le *corps* des Grecs, aussi

3. Hölderlin, « Remarques sur Œdipe », dans *Remarques sur Œdipe, Remarques sur Antigone*, trad. F. Fédier ; Paris, U.G.E., 1965, p. 65.

4. Hölderlin, *Remarques*, op. cit., p. 65. « Comme des rimes » est un ajout du traducteur.

5. Lettre du 2 décembre 1802., op. cit., p. 107.

bien que pour « la façon dont ils ont grandi dans leur climat ». Il faut souligner la nouveauté radicale de cette pensée qui fait virer le dieu dans le temps (et le temps dans sa propre aliénation), brisant ainsi avec des siècles de monothéisme intemporel. Il ne s'agit plus de faire mourir dieu en l'homme pour que celui-ci se réveille dieu. D'une certaine manière, il n'y a plus ni dieu ni homme, il ne reste rien que le temps *ou* l'espace...

ange de pierre d'un autre âge
la dissolution reine
réfléchit en filaments aveuglants la fonte des neiges
dans les yeux éblouis
la mort se creuse un lit d'hyacinthe

« Nous » ne ressemble à rien, « avec » nous : juste à nous, et quand cela vient, impossible de résister, on ne voit plus rien. *C'est* comme une tempête de sable, des tourbillons, un ouragan, et pourtant si doux, si fort. Du coup, tout ici en prend un sale coup, devenu le décor minable, en dur mais pas plus que certains en carton-pâte, d'une mauvaise pièce que nul en Europe n'oserait passer sur aucune scène même de province... Et c'est *cela*, la plus grande nation du monde, la super-impuissance du positif ! Et pourtant, par une de ces lois de balistique amoureuse dont nous faisons les frais sans trop broncher jusqu'ici, au moment même où l'ineptie atteint des proportions kolossales (peut-être pour donner raison à Heidegger) dans un pays où elle est déjà la norme, et où en conséquence je suis près de tirer l'échelle, toi tu regardes cela d'un air bizarre, oui : intéressé, presque. Je n'ose pas le dire et ne le dirai qu'à toi : qu'il y ait la guerre m'indiffère presque complètement ; j'y pense juste comme à un désagrément d'autant plus désagréable qu'il était d'une facilité confondante de l'éviter. En soi, la guerre n'est ni bonne ni mauvaise, mais celle-ci m'apparaît franchement comme la plus hypocrite et dégoûtante, comme le puritanisme même. En même temps je n'arrive pas à prendre au sérieux tous ceux qui s'opposent à la guerre non pour des raisons politiques (les seules bonnes raisons en politique), mais pour des motifs moraux ou « humanitaires ». Car ils se placent *exactement* du même côté que les partisans de la guerre, sauf qu'ils n'ont même pas de puits de pétrole à prendre. En ce premier jour de printemps, il fait gris et presque froid, rechute dans l'hiver tandis que Bagdad brûle. Irréalité encore, guerre fabriquée de toutes pièces, avec même l'ennemi idéal, bête et méchant pas comme ces renards du désert qui courent encore après avoir déclenché la panique chez les rhinocéros (comparaison empruntée à Lautréamont). Guerre rassurante : guerre placebo pour les gros bobos des gros bébés texans.

Le vingtième siècle a vu apparaître la quatrième dimension du temps, son espace. C'est le siècle de l'instantané. L'espace du temps, c'est sa vitesse. Il est possible que tout notre monde, « l'Ouest » qui va loin à l'Est et moins loin au Sud, soit juste une machine à accélérer le temps. En même temps, à oublier. Auquel cas, il faudrait peut-être inverser les termes « radicaux » de la pensée holderlinienne. Ce n'est pas le dieu qui s'oublie dans le temps (le dieu ou l'esprit), c'est le temps qui s'oublie dans l'esprit. Mais un autre esprit, plus rude encore dans sa tendresse : un esprit qui s'oublie *comme* esprit. Et avec (ou sans), un temps qui oublierait de dater ou même daterait de l'oubli. S'oublier, c'est traverser toutes les frontières, être partout au monde, être même à l'absence de monde, ou nos immondi-cités. (« Par la gouttière on gagne l'au-delà. »)

Et si la vitesse de la lumière donnait la seule image du temps, et si le temps représentait l'image mobile de l'éternité...? Ce serait la vitesse d'un regard qui traverse le trou noir. Si j'avais à donner un titre simple à mes Mémoires (à ce jour, au point mort), ce serait : « Mémoires d'un sans-mémoire », comme on dit « sans-papiers ». D'un sauvage plus encore que d'un rebelle.

« Il répétait qu'il était mort, mort pour de vrai ; il hésitait juste sur le lieu et la date précise. » Cela eût été la première phrase – il n'y en a pas de seconde, en tout cas on n'en a pas retrouvé trace – de cette « Vie d'Otto » que j'avais vaguement caressé d'écrire il y a je ne sais plus combien de temps, bien avant d'être né. Un projet sans suite, « vide-auto », entre la vie d'ange et la vidange.

Il n'y a que ce qui ne se dit pas qui soit à dire. Mais qu'est-ce, « à dire » ? Qu'est-ce à dire que dire ? Révéler ? Exprimer ? Et quoi donc ? Quelle sombre machination du grand jour défaillant ? Fugitif, camouflé, il aura passé toute vie à se dérober à tous ses devoirs, et à tous ses proches, s'il en a jamais eu ; en même temps, prêt à passer sur le corps de quiconque lui cacherait son soleil noir. S'il rêve de disparaître de la planète, c'est d'abord pour échapper aux radars de surveillance installés partout par ceux qu'on n'ose appeler nos semblables. Il n'a pas de semblable, s'il ne ressemble à personne – pas même à lui-même, ou alors il ne fait que lui ressembler. « Mais le frisson de la nudité », ainsi s'interrompait cette Vie à peine esquissée en trompe-l'œil.

Selon Hölderlin, la tragédie montre une telle discordance entre l'avant et l'après que début et fin semblent se rapporter chacun à autre chose, cessant de délimiter le même ensemble, à moins qu'il n'y ait plus d'ensemble, rien que la dislocation. Un événement se constitue comme tel d'une rupture, mais d'une rupture telle qu'elle permet de rattacher le présent au passé. L'irréversible a eu lieu, mais sur un seul plan : par exemple, dans le cas d'une révolution, il y a toujours un retour à l'ordre ; même si celui-ci est dit « nouveau », il n'en demeure pas moins *ordonné* (d'où la permanence presque totale des « forces de l'ordre » à travers les plus graves bouleversements socio-politiques – c'est même parfois tout ce qu'il reste, la police). Qu'arriverait-il si la discordance était telle que le *sens* même de l'avant et de l'après ne puisse plus être fixé ? Qu'on ne puisse plus revenir, fût-ce abstraitement ou formellement, de l'un à l'autre, autrement qu'en un saut à en perdre plus que la tête, mais à commencer par elle : la tête cesse d'être à la tête. Or la tête est double : comme l'*archè*, elle commence et commande. Privilège de l'*a priori*, du départ qui est, écrit Heidegger, déjà passé par-dessus l'arrivée. Comme si la première fois était encore à venir : mais déjà promise, remise, confiée, destinée. Hallucination majeure dont il ne faut pourtant pas se hâter de se moquer. En nommant cette discordance *irréconciliable* la « départenance », on fait un pas de plus que le simple « départ » (*Anfang* ou *Abschied*). Ou peut-être un de moins. Tout tient en effet à savoir tenir, à ce qui tient ou ne tient pas, *maintenant*. Maintenant n'est pas juste maintenant ; il n'est rien que ce qui maintient un « maintenant ». Soit presque rien, un souffle, à en expirer à l'instant.

Le Soir change sens et image.

« Sens » est un mot remarquablement ambigu en français. Il y a le sens de la marche, et le sens d'une phrase. Ils ne vont pas nécessairement ensemble. Il n'y a pas qu'un sens au sens. Et, bien entendu, il n'y a pas qu'un seul sens. Sens unique nique le sens. Mais j'irai plus loin. Plus loin que le sens toujours trop commun. Commun au sens de la communauté des êtres doués d'essence, même si celle-ci s'appelle « existence ». Nous ne sommes pas dupes ; à ce sujet (au sujet du sujet) nous préférons encore la bonne vieille substance. Plus loin que le sens il y a le sens changé par le Soir. *Maintenant* le sens entre en phase terminale. L'humanité aussi, par-dessus le marché. Et ses « droits de l'homme », qu'ils aillent pourrir ailleurs, faire fosse commune avec les bienfaiteurs de l'humanité (la liste en serait trop longue, de ces criminels adorés des foules).

nous irons dérailler les trains
de paradis
répandre la nuit en pleine folie du jour
semer notre mauvaise herbe
comme une épée dans l'épaisseur des tas
de crétins de chrétiens prêts à crever pour leur pays
de cache-misère

Un silence envahit l'espace. Ou bien celui-ci reprend son souffle, ouvre ses portes et se tend comme une voile. Vers où voguons-nous ? Encore couverts de brumes et les algues accrochées aux cheveux raidis. Quelle étoile fend l'écume devant nous ? Ou bien est-ce nous qui nous avançons ? Mais nous qui ? Juste une coquille vide ? Abandonnée sur la plage, offerte au premier regard venu de la profondeur trouble où s'est noyée la nuit, la folie, là. Parler on ne sait plus comment faire, articuler l'étranglé, découper des syllabes de sens retiré. On tente de toucher, toucher nous tente : à peine comme à pleine gorge, dans le cri comme le soupir ; mais sans ajustement, sans préparation aucune – qui saurait se préparer à mourir *ainsi* ?

« Ainsi » c'est comment ? C'est soudain, c'est plus d'un en un seul nous – nous seul.

Et toute date s'est oubliée, comme si nous étions à des années-lumière de la brutalité, de l'immense étroitesse qui nous vaut cette guerre au pays de l'or noir. Et pourtant ici, à Nashville, noyés dans l'infini du lit, nous aurons fait, fait l'amour. Les étoiles nous couvrent de leur scintillement, nous déroband à tout regard ; comme des statues hagardes nous avons parcouru les allées des marchands, avides d'aller nous écrouler en nous, y couler même. Nous en nous –même. Nous en nous aime. À rien d'autre nous ne serions bons, rien qu'à nous. Un rien qui est déjà plus et mieux que tout. Un chaos, oui, mais ce n'est peut-être qu'un effet d'optique, dû à la reconstruction continue d'un « objet » qui se désintègre à vitesse accélérée. Nous n'avons même plus besoin d'effacer les traces : elles se sont effacées d'elles-mêmes, et tous les êtres (ou presque) qui y étaient associés se sont eux aussi éteints.

SANS veut dire habituellement la privation. Mais écrire est-il une chose dont on puisse être privé ? On ne peut être privé que de ce qu'on a eu. Par exemple, un sens, une faculté ou un membre. Or écrire, même s'il a rapport avec la perte ou l'amputation, n'est pas un pouvoir dont on disposerait et dont on pourrait être privé.

Perdu dans la pensée qui est elle-même à corps perdu perdue en elle-même, en une perte sans rien qui soit proprement perdu – rien, juste l'être. L'être-perdu, c'est l'être en pensée. Penser, c'est suspendre la perte, l'arrêter – l'écrire. Arracher à la nuit de l'oubli sans marques, à l'épaisseur pelliculaire de la *lèthè*. Or pour ce faire, pour faire la vérité, somme toute, ou faire d'elle son trésor à garder, la pensée doit commencer par perdre sa trace. La perte est au départ de toute pensée : comme penser à la perte, ainsi du deuil qui révèle l'origine comme perdue ; mais aussi comme pensée *de* la perte, en un remarquable double génitif : pensée penchée sur sa propre perte, la perte dont elle naît et vers quoi elle tend. Dit d'une autre manière, le sens est de la perte : perte du sens de la perte, quand c'est une perte sans rien, sans objet, perte sans perte qui ressemble étrangement à ce qui s'écrit sans rien écrire : le SANS qui est lui-même sans rien, ne (se) prive de rien mais, plutôt, donne – à penser.

Jour gris, froid, rechute d'hiver. Et pourtant... Le feu a gagné tous les étages, on dirait bien. Les grands mots sont bien trop épais pour nous. Même « nous » : puisque c'est à nous seuls que nous sommes destinés. Ou abandonnés : nous nous abandonnons à nous seuls. Comme devant le Mississipi : emportés dans la largesse des lignes brouillées, nous glissons en nous toujours plus profond, sans jamais toucher le fond, ou plutôt, touchant son effondrement, traversant sa fonte en un cri d'acier.

Le coup de génie de la philosophie tel que le faux frère Hegel l'a formulé : « un bas déchiré vaut mieux qu'un bas repris ». On recommence toujours à zéro, après avoir coupé tous les fils, histoire de pouvoir faire soi-même la connexion. Histoire d'avoir une histoire à raconter, même si l'on commence en coupant le cou à toutes les histoires, qui n'ont désormais plus lieu d'être (et avec elles les faux raccords, incohérences ; fantaisies et bizarreries de style). L'histoire de la philosophie, c'est : « pas d'histoire, ne nous la faites pas ! ». Elle coupe au plus court, décapite le mythe pour mieux s'y loger, inex-pugnable puisque c'est le vrai ! Le vrai mythe du vrai sans mythe.

Depuis Platon le sens tourne autour d'un tournant. Retournement vers le grand jour hors de la caverne enfumée, « retournement catégorique de tous nos modes de représentation », et jusqu'à la transvaluation de toutes les valeurs. Renversement : la philosophie renverse tout sur son passage, idoles et idées sans exception. Elle ne fait pas d'exceptions ni de quartier. Mais c'est en étant le monde à l'envers qu'elle donne au monde son sens. Est-il donc indispensable d'avoir un sens ? Avoir du sens, avoir le temps : par là, même si l'on ne vise pas une possession, se dit une forme d'appropriation. Malgré tout, le sens comme le temps reviennent trop vite à un sujet ayant jouissance, ou un ayant-droit.

Qu'est-ce donc que le temps ? Je sais ce que c'est quand personne ne me le demande ; mais si je veux l'expliquer à quelqu'un qui me le demande, je trouve que je ne sais rien⁶.

6. Augustin, *Confessions* XI, 14, cité par Heidegger dans les *Séminaires de Zollikon*, ici retraduits de la traduction Franz Mayr et Richard Askay (Evanston, Northwestern University Press, 2001), p. 36

La même question adressée à écrire, recevrait la même réponse : si personne ne me demande ce qu'est écrire, je sais ce que c'est ; mais pour peu qu'on me demande, je découvre que je ne sais rien. Cela ne veut pas dire que je n'ai pas un authentique savoir quand personne ne me demande rien. C'est l'erreur de Socrate, sur laquelle repose toute la « science » : qu'un savoir doit répondre de soi, doit se justifier comme savoir ou bien être réputé sophiste, fantasmagorie métaphysique, dépassement des limites de l'expérience. Mais la question, le passage du *Sophiste* mis en exergue de *Sein und Zeit* le montre avec assez de clarté confondante, manifeste une perte du sens : on demande « qu'est-ce que c'est que ça ? » quand on n'y entrave rien (ou qu'on est entravé), quand le sens échappe. Mais quand exactement ? Quel est le *timing*, l'ordre dans la séquence : selon Hegel, la question vient toujours après, trop tard, quand le jour est tombé. C'est le signal d'envol des chouettes philosophes.

Est-il possible que le seul savoir qui tienne soit celui qui ne *se* connaît pas ? Ne sait pas qu'il sait, parce qu'il sait dans un sens qui défie le bon sens, un sens « instinctif », pourrait-on presque dire même s'il n'a rien d'immédiat (ni de médiat). Un savoir « performatif ». Non pas qu'on mette en pratique une théorie, car ce serait avouer que celle-ci précède comme un *a priori* la praxis. Et d'ailleurs qui parle ici de théorie ? Rien qu'écrire – sans écrire de théorie, surtout pas une théorie de l'écriture ! Comme si à être l'objet d'une théorie l'écriture ne s'était pas déjà figée en une statue de sable, prête à s'effriter au premier pas venu.

Les crevasses qui trouent nos cuirasses...

« VIRAGE DU TEMPS. » Belle formule, mais qui n'engage à rien, puisque le temps ne nous appartient, si jamais, qu'un temps limité, autant dire jamais entièrement et donc au fond pas du tout. S'il tourne, on dirait plutôt qu'il tourne au vinaigre. Ne peut-on lire dans le journal l'admirable protestation du président russe, ex-patron du défunt KGB, contre la tentation américaine de vouloir exporter par la force la « révolution capitalistico-démocratique » ? Oui, on le lit, et personne ne semble avoir eu d'infarctus. Comme si la révolution avait fait un tour complet, sauf qu'elle ressort la tête en bas, plongée dans un puits de pétrole brut. Qui a jamais cru à l'exportation de la « démocratie », depuis les conscrits de l'an II ? Et d'ailleurs, la démocratie n'est pas forcément pour tout le monde... À supposer même qu'on puisse la tenir pour un modèle exportable, il faudrait d'abord l'avoir définie, et comment arrêter ce qui demeure à venir ? C'est pourtant ce qui a lieu sous nos yeux, ce qu'on appelle le « présent » : *no future*.

Oubliant que le demeuré a déjà devancé l'appel à la désertion. Désertion, déposition, dépopulation – encore plus radical que la déconstruction... ? Ou juste sa version *hard core*, un corps à corps sans merci ni retour ? Alors, l'avenir, je préfère ne pas vous en parler... et vous donner maintenant ces brèves touches, si je puis dire, dans un tableau à venir...

la rivière de cristal charrie sa boue
à bout s'en vont les fugitifs
tout s'est tendu d'un voile sourd
tandis que nos corps se tiennent à deux mains

se promettent sans le dire
de se le tenir pour jamais dit

Pour finir ou commencer, j'aurais aimé vous faire entendre les oiseaux hurleurs ou vous faire manger des poissons à la framboise sur canapés d'écureuils. Vous montrer des images sans la moindre trace d'humanité (au singulier, au pluriel, ou à la sauce humanitaire). Des images sans personne. Des blancs partout, même quand *c'est* ou quand il est une piscine noyée sous la pluie noire de palmiers échevelés, une nuit d'hiver en Floride. Nous sommes peut-être venus à un instant du temps, et du monde, où *tout s'efface*. Il n'y a plus aucune histoire, identité, nature qui tienne, il n'y a plus que la vitesse d'effacement, jusqu'à ce que nous saisissions, en un éclair, que l'effacement, *c'est nous*, c'est notre seule histoire, identité et même nature. Nous sommes l'effacement, l'effacement est notre être. (L'effacement présuppose l'écriture qui en est l'accomplissement.)

Georg Trakl, dont vous aurez compris qu'il hante cette écriture sans écriture, parlait d'un « chaos de rythmes et d'images ». « Dissolution » est son nom, mais en un sens impénétrable à toute analyse ou même analytique. La dissolution dont il s'agit ici va jusqu'à dissoudre toute idée de solution possible. Il n'y a de solution qu'impossible – l'impossible *comme* dissolution de toute solution.